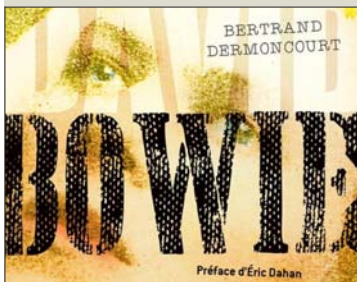


BIOGRAPHIE

Pour découvrir David Bowie

David Bowie est un artiste majeur de la scène rock. Mais il reste insaisissable. Sa faculté à incarner des personnages, à varier son expression, en passant du rock, à la soul, à la pop, ne favorise pas la connaissance de cet artiste génial et provocateur. Le livre de Bertrand Dermoncourt, sobriement intitulé « David Bowie », Actes sud, permet de découvrir quelques-unes de ses facettes comme une exposition présentée à la Philharmonie de Paris jusqu'au 31 mai, « David Bowie is ». L'auteur étudie chacun de ses disques, ses collaborations, notamment, avec John Lennon ou Iggy Pop. Bowie s'y montre captivant et unique même si la grande période de sa créativité est, peut-être, derrière lui. Malgré des productions toujours de grande qualité, mais sans doute, moins novatrices.

T. DE L.

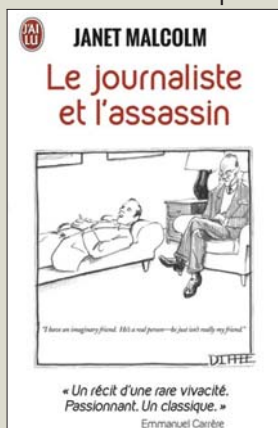


David Bowie de Bertrand Dermoncourt, 140 pages, Actes sud rocks, 14 euros.

POLICIER

Le journaliste et l'assassin

La journaliste américaine Janet Malcolm retrace, dans ce livre, la relation qu'ont entretenue Joe McGinniss (le journaliste) et Jeffrey R. MacDonald (l'assassin). Dans les années 1970, MacDonald, un médecin militaire, avait été accusé d'avoir assassiné sa femme et ses deux enfants. McGinniss, en quête d'un nouveau best-seller, décide alors de lui consacrer un livre. Mensonge, séduction, manipulation : Janet Malcolm nous plonge au cœur de cette folle histoire et s'interroge sur l'écriture, la trahison et la complexité des rapports entre l'auteur et son « sujet ».



Le Journaliste et l'Assassin, de Janet Malcolm, traduit de l'anglais, éd. J'ai lu, 220 pages, 6,70 euros.

LITTÉRATURE

La « brûlure » de Gisèle Bienne

Dans « La Brûlure », la romancière rémoise revient, quarante ans après, sur les effets dévastateurs de son premier livre sur ses relations familiales.

**** TypographyTag1 **** A défaut de souffre, ce livre-là sent le roussi, la cendre mouillée, les charpentes éboulées, les jets d'eau, l'effroi et la panique. « La Brûlure » commence par un morceau de bravoure de trente pages. Un chef-d'œuvre du genre. La belle maison à colombier d'un fermier aubois est en flammes. L'homme court, éperdu, désespéré, effondré. Cet homme-là est le père de Gisèle Bienne. La demeure est celle où elle passa son enfance, jeune fille effrontée et singulière qui racontera, en 1976, ses années de jeunesse dans un livre qui fera date. Ce fut « Marie-Salope ». Premier roman, premier coup de maître.

Braises et cendres...

La jeune romancière de 29 ans ne se contentait pas d'y évoquer ses états d'âme adolescents. Elle décrivait aussi ses relations délicates, sinon difficiles, avec la famille, sa mère, ses frères et sœurs. Pas un règlement de compte, non, mais un état des lieux, tout en délicatesse et sans tricherie. Elle ne savait pas alors combien ce livre-là allait la poursuivre. « Je ne l'avais pas écrit pour faire mal. Il s'était fait naturellement. J'étais comme dans un film. Je me détachais de moi-même. Mais il faut parfois dire les choses et assumer le regard qu'on porte sur elles. Il arrive qu'on paie ce regard au prix fort. » Et ce fut le



« On peut se brûler les ailes. Elles repoussent toujours... » Gilles Grandpierre

cas. Quarante ans après, les ressentiments sont encore à vif, les reproches mal éteints, les rancunes inépuisées...

Parce qu'une irrépressible force l'y pousse, la narratrice revient donc. Depuis le livre honni, sept années ont passé. Le père l'accueille avec une tendresse contenue. La mère refusera longtemps de lui adresser à

nouveau la parole. Le frère aîné la regarde de loin, l'œil en coin...

Par le menu, la Brûlure raconte ce lent retour, entrecroisé de réminiscences à mesure qu'elle progresse dans les ruines fumantes, du grenier à ce qui fut sa chambre, de la cuisine au colombier fameux. « Je n'ai pas écrit pour raconter cette histoire, mais parce que j'étais, moi aussi, brûlée »,

« J'ai longtemps senti le fait d'écrire comme un empêchement, comme si c'était une activité de luxe »

explique la romancière dans un raccourci métaphorique qui constitue l'architecture même du livre. Et qui explique, par ailleurs, son attirance intacte pour les sentiments et les écrivains incandescents, comme ce Blaise Cendrars qui emprunta son pseudonyme à la braise et aux cendres et à qui elle a consacré un livre magnifique (« La ferme de Navarrin »).

La Brûlure est enfin une subtile réflexion sur l'écriture et son urgence. Ce qui nous vaut encore quelques belles pages : « On ne sait pas ce qu'on fait quand on écrit. On ne sait pas où peut nous mener un premier roman, on ne sait rien, on ne comprend pas, cependant on écrit », écrit-elle (justement). Il arrive que l'écriture serve aussi à se reconstruire, telle une maison en vrac qui renaît de ses ruines. Dans les deux cas, c'est visiblement ce qui est advenu.

GILLES GRANDPIERRE

► « La Brûlure »,

HISTOIRE

La chute du III^e Reich

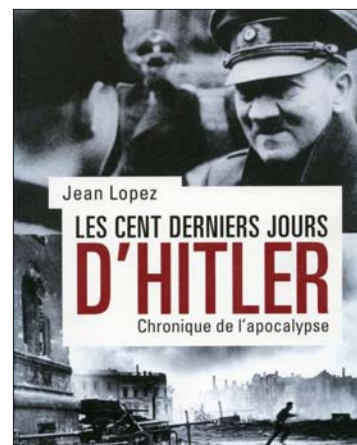
Comment appréhender les cent derniers jours du III^e Reich et l'effondrement de l'Allemagne nazie ? Comment comprendre ce cataclysme qui, avant même la chute du Japon, change le monde ? Jean Lopez propose une formule intéressante qui associe l'histoire événementielle et des images significatives de ce qui se passe alors sur le front.

Cela permet une lecture au quotidien et ce livre de chevet jusqu'à la reddition sans condition des armées nazies le 7 mai 1945 à Reims puis le 9 mai à Berlin, permet de revisiter ce temps fort du XX^e siècle, soixante-dix ans après les faits. En choisissant comme sous titre « Chronique de l'apocalypse », l'auteur nous présente d'abord les hommes clés de cet empire finissant puis, par une chronologie quotidienne, montre comment les enfants ont été armés et recrutés alors que les villes étaient bombardées comme jamais pour continuer

le combat. On passe en revue le feld-maréchal Wilhelm Keitel, le colonel-général Alfred Jodl les numéros 1 et 2 de la Wehrmacht, Martin Borman, l'homme le plus puissant après Hitler, le grand amiral Karl Dönitz ou encore l'épouvantable Heinrich Himmler, le gauleiter de basse Silésie Karl Hanke, mais aussi les grands militaires de l'est comme le maréchal Ivan Koniev, les maréchaux Joukov et Rotmistrov.

Humiliation et clochardisation

La chronologie, à laquelle beaucoup de soin a été apporté par Jean Lopez, permet parfois, heure par heure, de disposer d'une relation à la fois synthétique et précise des événements. Les images, qui accompagnent ce récit, témoignent à la fois de l'effacement des soldats allemands, de la désespérance des populations civiles et plus encore la fuite devant les dévastations provoquées par les bom-



Jean Lopez, « Les cent derniers jours d'Hitler, chronique de l'apocalypse », Perrin, 2015, 280 p., 24,90 euros.

bardements aériens et des concentrations de l'artillerie alliée. Il faut dire que la résistance allemande est désespérée mais bien réelle d'autant

que la propagande de Goebbels insiste sur les crimes de guerre commis par les soldats de l'Armée rouge contre les femmes et les adolescentes. Par conséquent, plutôt mourir au feu que subir les tortures et les humiliations de ceux qui s'affichent comme les vainqueurs de demain.

L'intérêt de cet ouvrage est la mise au jour de faits passés inaperçus et la découverte de clichés poignants et inédits parce que restés jusque-là dans les archives. Lorsque le 7 mars 1945, le général Guderian fait un point sur la situation militaire, un mois jour pour jour avant la capitulation, les visages illustrent déjà que la défaite est entendue. L'auteur n'élude pas la question de la mise en scène de la défaite totale, avec le spectacle de clochardisation puis de la désintégration complète de la Wehrmacht et une population vivant parmi les ruines.

HERVÉ CHABAUD